La métaphysique

Une introduction à la métaphysique : raison et existence

Laurent Cournarie

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

1 La métaphysique ou la question du sens de la raison

Qu'est-ce donc que la métaphysique ? Ici le paradoxe veut qu'introduire à la métaphysique soit d'emblée réfléchir à sa définition, et que la recherche de la définition soit une interminable introduction. A l'égard de la métaphysique, on ne pourrait jamais faire autre chose qu'introduire… Introduire à la métaphysique n'est pas un préalable, mais le style propre de la pensée métaphysique. Toute l'histoire de la métaphysique est l'histoire d'une introduction…

On peut encore formuler autrement le paradoxe : la métaphysique a rapport au fondement (fondement du savoir, connaissance des principes…) mais le fondement se dérobe toujours. La métaphysique c'est l'exigence rationnelle du fondement de la science, mais la métaphysique n'en finit pas de ne pas pouvoir se fonder. L'entreprise peut donc paraître bien vaine : à quoi bon s'efforcer de poser ce qui ne peut s'atteindre ? Il est raisonnable de s'en tenir à ce qui peut être connu de manière certaine et rigoureuse (sciences), quand bien même le savoir ne reposerait pas sur des bases inébranlables. Les succès remportés en aval dans la connaissance des phénomènes compensent l'absence de fondement en amont. La science se fonde, pour ainsi dire, par ses conséquences, par son dynamisme, dans son mouvement même. C'est ce qu'on peut appeler la conception « positiviste » de la science qui est largement dominante aujourd'hui. D'un côté, les

sciences (et les techniques) saisissent de mieux en mieux de plus en plus de phénomènes ; de l'autre, la métaphysique n'a pas encore produit le début d'une preuve de connaissance effective et l'enquête sur le fondement du savoir paraît une recherche inutile : elle n'apporte rien au progrès de la science. C'est déjà à vrai dire le constat que faisait Kant en 1787, dans la seconde édition de la *Critique de la raison pure* :

> « La Métaphysique, connaissance spéculative de la raison tout à fait isolée et qui s'élève complètement au-dessus des enseignements de l'expérience par simples concepts (et non pas comme la Mathématique, en appliquant ses concepts à l'intuition), et où, par conséquent, la raison doit être son propre élève, n'a pas encore eu jusqu'ici l'heureuse destinée de pouvoir s'engager dans la voie sûre d'une science ; elle est cependant plus ancienne que toutes les autres et elle subsisterait quand bien même toutes les autres ensemble seraient englouties dans le gouffre d'une barbarie entièrement dévastatrice. Car la raison s'y trouve continuellement dans l'embarras, même quand elle veut apercevoir *a priori* des lois que l'expérience la plus vulgaire confirme ou, du moins, a la prétention de confirmer. En elle, il faut sans cesse rebrousser chemin, parce qu'on trouve que la route qu'on a suivie ne mène pas où l'on veut arriver. Quant à l'accord de ses partisans dans leurs assertions, elle en est tellement éloignée qu'elle semble être plutôt une arène tout particulièrement destinée à exercer les forces des lutteurs en des combats de parade et où jamais un champion n'a pu se rendre maître de la plus petite place et fonder sa victoire une possession durable. On ne peut pas hésiter à dire que sa méthode n'ait été jusqu'ici qu'un simple tâtonnement et, ce qu'il y a de plus fâcheux, un tâtonnement entre de simples concepts.
>
> Or, d'où vient qu'on n'a pas pu trouver ici la voie sûre de la science ? Cela serait-il par hasard impossible ? Pourquoi donc la nature a-t-elle mis dans notre raison cette tendance infatigable qui lui fait en rechercher la trace, comme si c'était un de ses intérêts les plus considérables ? » (PUF, p. 18).

On trouve dans ce texte de Kant, tous les arguments pour douter de l'utilité de toute réflexion métaphysique :

1. malgré son antiquité, la métaphysique n'a pas encore commencé de s'engager dans la voie d'une science ; inversement, toutes les disciplines qui se sont constituées comme sciences ont commencé par se séparer de la philosophie, en abandonnant toute préoccupation d'ordre métaphysique ;
2. la métaphysique est une arène où la raison est en conflit permanent avec elle-même (*disputationes*), par opposition aux sciences qui ont acquis une méthode assurée et qui progressent toujours un peu plus dans la connaissance de leur domaine propre. Si la science n'est pas un monde totalement pacifié, puisque les savants s'y affrontent, du moins un *consensus* finit par se constituer autour d'une théorie, alors que la communauté métaphysique est une communauté du *dissensus* ;
3. la conclusion ne fait donc pas de doute : il faut renoncer à la métaphysique et ce renoncement est la certitude que la raison est entrée définitivement dans l'âge de sa maturité. Tel fut l'enseignement du positivisme d'Auguste Comte. Le philosophe français distingue dans l'histoire de l'humanité (individu et espèce) trois âges : l'âge théologique ou imaginaire, l'âge métaphysique ou abstrait, l'âge positif ou scientifique. Dans « l'état théologique, l'esprit humain, dirigeant essentiellement ses recherches vers la nature intime des êtres, les causes premières et finales de tous les effets qui le frappent, en un mot, vers les connaissances absolues, se représente les phénomènes comme produits par l'action directe et continue d'agents surnaturels plus ou moins nombreux, dont l'intervention arbitraire explique toutes les anomalies apparentes de l'univers » (*Cours de philosophie positive*, 1ère leçon, p. 21). L'esprit se trouve dans cette situation paradoxale de prétendre saisir les causes absolues des phénomènes alors qu'il est dans le plus grand état d'ignorance naturelle. Tout s'explique par l'action d'un agent surnaturel : un phénomène trouve en lui sa cause première et ultime. Le plus causal est aussi le plus inaccessible : la cause la plus invisible, la plus explicative.

Laurent Cournarie - © *Philopsis* – Tous droits réservés

> « Il est bien remarquable, en effet, que les questions les plus radicalement inaccessibles à nos moyens, la nature intime des êtres, l'origine et la fin de tous les phénomènes, soient précisément celles que notre intelligence se propose par-dessus tout dans cet état primitif, tous les phénomènes vraiment solubles étant presque envisagés comme indignes de méditations sérieuses. On en conçoit aisément la raison ; car c'est l'expérience seule qui a pu nous fournir la mesure de nos forces ; et, si l'homme n'avait d'abord commencé par en avoir une opinion exagérée, elles n'eussent jamais pu acquérir tout le développement dont elles sont susceptibles. Ainsi l'exige notre organisation. (…) Il en est de même en considérant sous le point de vue pratique la nature des recherches qui occupent primitivement l'esprit humain. Sous ce rapport, elles offrent à l'homme l'attrait si énergique d'un empire illimité à exercer sur le monde extérieur, envisagé comme entièrement destiné à notre usage, et comme présentant dans tous ses phénomènes des relations intimes et continues avec notre existence » (*ibid*., p. 24).

Quand l'esprit parvient-il à renoncer à connaître l'essence des phénomènes, à s'interdire « tous ces sublimes mystères, que la philosophie théologique explique, au contraire, avec une si admirable facilité jusque dans les moindre détails » (*ibid*.) ? Seulement avec l'âge positif de la science. Pour A. Comte, la métaphysique reste marquée par l'esprit théologique, et ne constitue au plan théorique comme au plan pratique qu'une époque de transition entre l'esprit théologique et l'esprit positif. « Dans l'état métaphysique, qui n'est au fond qu'une simple modification générale du premier, les agents surnaturels sont remplacés par des forces abstraites, véritables entités (abstractions personnifiées) inhérentes aux divers êtres du monde, et conçues comme capables d'engendrer par elles-mêmes tous les phénomènes observés, dont l'explication consiste alors à assigner pour chacun l'entité correspondante » (p. 21). Autrement dit la métaphysique est dominée par la recherche des causes premières et finales. La disposition d'esprit n'a pas changé. Simplement, elle ne parle pas le langage de l'imagination, mais de la raison : elle procède par conceptualisation, remplace les agents surnaturels par des forces abstraites. C'est au fond le concept de cause qui constitue l'obstacle épistémologique à la constitution d'une connaissance scientifique de la nature. Dans ces conditions, une pensée scientifique doit prendre le parti de renoncer à la notion de causalité, au profit de la légalité des phénomènes. « Enfin dans l'état positif, l'esprit humain, reconnaissant l'impossibilité d'obtenir des notions absolues, renonce à chercher l'origine et la destination de l'univers, et à connaître les causes intimes des phénomènes, pour s'attacher uniquement à découvrir, par l'usage bien combiné du raisonnement et de l'observation, leurs lois effectives, c'est-à-dire leurs relations invariables de succession et de similitude. L'explication des faits, réduites alors à ses termes réels, n'est plus désormais que la liaison établie entre les divers phénomènes particuliers et quelques faits généraux dont les progrès de la science tendent de plus en plus à diminuer le nombre » (1ère leçon, p. 21-22). L'esprit scientifique fait le deuil de l'explication absolue, c'est-à-dire de la cause première ou finale : rapporter un phénomène à une cause originelle ou à un but ultime, c'est-à-dire en chercher l'explication dans la réponse à la question « *pour-quoi ?* », est une vaine entreprise, où l'esprit s'épuise sans progresser, se contentant de pseudo-connaissances à la place d'un véritable savoir. Ou plutôt cherchant la vérité, là où il faut se satisfaire de l'exactitude dans la connaissance des conditions générales et particulières à chaque phénomène. Autrement dit, il faut réduire l'explication à la connaissance des lois des phénomènes, c'est-à-dire au « *comment ?* » de leur apparition.

> « Le caractère fondamental de la philosophie positive est de regarder tous les phénomènes comme assujettis à des *lois* naturelles invariables, dont la découverte précise et la réduction au moindre nombre possible sont le but de tous nos efforts, en considérant comme absolument inaccessible et vide de sens pour nous la recherche de ce qu'on appelle les causes, soit premières, soit finales. Il est inutile d'insister beaucoup sur un principe devenu maintenant aussi familier à tous ceux qui ont fait une étude un peu approfondie des sciences d'observation. Chacun sait, en effet, que, dans nos explications positives, même les plus parfaites, nous n'avons nullement la prétention d'exposer les causes génératrices des phénomènes puisque nous ne ferions jamais alors que reculer la difficulté, mais seulement d'analyser avec exactitude les circonstances de

Laurent Cournarie - © *Philopsis* – Tous droits réservés

leur production, et de les rattacher les unes aux autres par des relations normales de succession et de similitude.

Ainsi, pour en citer l'exemple le plus admirable, nous disons que les phénomènes généraux de l'univers sont expliqués, autant qu'ils puissent l'être, par la loi de la gravitation newtonienne, parce que, d'un côté, cette belle théorie nous montre toute l'immense variété des faits astronomiques, comme n'étant qu'un seul et même fait envisagé sous divers points de vue : la tendance constante de toutes les molécules les unes vers les autres en raison directe de leurs masses, et en raison inverse des carrés de leurs distances ; tandis que, d'un autre côté, ce fait général nous est présenté comme une simple extension d'un phénomène qui nous est éminemment familier, et que, par cela seul, nous regardons comme parfaitement connu, la pesanteur des corps à la surface de la terre. Quant à déterminer ce que sont en elles-mêmes cette attraction et cette pesanteur, quelles en sont les causes, ce sont des questions que nous regardons tous comme insolubles, qui ne sont plus du domaine de la philosophie positive, et que nous abandonnons avec raison à l'imagination des théologiens, ou aux subtilités des métaphysiciens. La preuve manifeste de l'impossibilité d'obtenir de telles solutions, c'est que, toutes les fois qu'on a cherché à dire à ce sujet quelque chose de vraiment rationnel, les plus grands esprits n'ont pu que définir ces deux principes l'un par l'autre, en disant, pour l'attraction, qu'elle n'est autre chose qu'une pesanteur universelle, et ensuite, pour la pesanteur qu'elle consiste simplement dans l'attraction terrestre. De telles explications, qui font sourire quand on prétend à connaître la nature intime des choses et le mode de génération des phénomènes, sont cependant tout ce que nous pouvons obtenir de plus satisfaisant, en nous montrant comme identiques deux ordres de phénomènes qui ont été si longtemps regardés comme n'ayant aucun rapport entre eux. Aucun esprit juste ne cherche aujourd'hui à aller plus loin.

Il serait aisé de multiplier ces exemples, qui se présenteront en foule dans toute la durée de ce cours, puisque tel est maintenant l'esprit qui dirige exclusivement les grandes combinaisons intellectuelles. Pour en citer en ce moment un seul parmi les travaux contemporains, je choisirai la belle série de recherches de M. Fourier sur la théorie de la chaleur. Elle nous offre la vérification très sensible des remarques générales précédentes. En effet, dans ce travail, dont le caractère philosophique est si éminemment positif, les lois les plus importantes et les plus précises des phénomènes thermologiques se trouvent dévoilées, sans que l'auteur se soit enquis une seule fois de la nature intime de la chaleur, sans qu'il ait mentionné, autrement que pour en indiquer le vide, la controverse si agitée entre les partisans de la matière calorifique et ceux qui font consister la chaleur dans les vibrations d'un éther universel. Et néanmoins les plus hautes questions, dont plusieurs n'avaient même jamais été posées sont traitées dans cet ouvrage, preuve palpable que l'esprit humain, sans se jeter dans des problèmes inabordables, et en se restreignant dans les recherches d'un ordre entièrement positif, peut y trouver un aliment inépuisable à son activité la plus profonde » (p. 26-27).

La philosophie positive substitue ainsi la recherche expérimentale des lois, c'est-à-dire des relations invariables et constantes entre les phénomènes naturels, à la détermination des causes transcendantes, abstraites, absolues. Vouloir expliquer les phénomènes par leurs causes absolues, c'est tenter une opération interdite à l'esprit humain car elle nous entraîne à sortir du domaine des faits sensibles. Ces relations normales, constantes, invariables de *succession* autorisent la prévision ; celles de *similitude* permettent de rendre clair tel phénomène obscur, par son assimilation à un phénomène connu. Ainsi la gravitation, modèle de la loi positive ou de l'explication positiviste par la loi, est-elle envisagée tour à tour sous le point de vue de la succession (« tendance constante de toutes les molécules ») et sous celui de l'assimilation (similitude de la gravitation avec cet autre fait, bien connu, la pesanteur). Mais il est inutile de s'enquérir de l'essence de l'attraction, de la cause de la pesanteur : le terme de « gravitation universelle », précise Comte dans la 24ème leçon, « a le précieux avantage philosophique d'indiquer strictement un simple fait général, mathématiquement constaté, sans aucune vaine recherche de la nature intime et de la cause première de cette action céleste ni de cette pesanteur terrestre. Il tend à faire éminemment ressortir le vrai caractère essentiel de toutes nos explications positives qui consistent en effet à lier et à assimiler le plus complètement possible. Nous ne pouvons évidemment savoir ce que sont au fond cette action mutuelle des astres, et cette pesanteur des corps terrestres : une tentative quelconque à cet égard serait, de toute nécessité, profondément illusoire aussi bien que parfaitement oiseuse ; les esprits entièrement étrangers aux études scientifiques peuvent seuls s'en occuper aujourd'hui. Mais nous connaissons avec une pleine certitude l'existence et la loi de ces deux ordres de phénomènes; et nous savons. en outre, qu'ils sont identiques. C'est ce qui constitue leur véritable explication mutuelle » (p. 388).

Laurent Cournarie - © *Philopsis* – Tous droits réservés

Ce rationalisme positiviste consiste donc à soutenir que la raison c'est seulement la science et la science seulement la connaissance des faits, par le système des lois et des théories.

Mais il y a une autre option possible, à partir du même constat de l'impuissance de la métaphysique à « s'engager dans la voie sûre d'une science », qu'on peut appeler un rationalisme critique, qui ne juge pas insignifiant l'intérêt de la raison pour la métaphysique. Il y va dans la métaphysique d'une exigence de la raison aussi nécessaire que la science elle-même. Et même on peut voir dans la non-satisfaction de cette exigence la cause de la crise de la raison dans les sciences contemporaines : la dispersion de la science dans la spécialisation, c'est-à-dire la perte de l'unité du savoir, l'intérêt exclusif pour la connaissance des faits et l'efficacité traduisent une crise spirituelle de la science qui a perdu tout projet et tout sens. Tout se passe comme si les sciences avaient perdu l'idée de science. C'est ce que Husserl analysait dans les années 35-36, dans une conférence *La Crise des sciences européennes et la philosophie* et dans un ouvrage plus développé mais inachevé, intitulé *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*. A qui sait lire entre les lignes, on sent à l'ombre de quel péril le philosophe s'exprime. La détresse spirituelle qu'il évoque, le risque de la haine et de la division des nations européennes qui menacent sont autant d'allusion à la montée des totalitarismes, et avant tout à la montée du national-socialisme dont il est personnellement victime. Mais Husserl ne sépare pas cette crise morale et politique (valeur) et la crise des sciences (savoir). Il croit saisir le sens de la première en réfléchissant sur l'état des sciences, c'est-à-dire sur l'état de la raison à l'époque où domine cette crise des sciences. Il s'agit d'approfondir la crise vers sa cause et vers ses conséquences radicales. Fidèle à la méthode phénoménologique, il réduit le phénomène de la crise à son sens essentiel, en reconduisant la crise morale et politique à la crise de la raison qui en est la cause. Husserl précise ce qu'il faut entendre par crise des sciences. Les sciences ne sont pas en crise dans la scientificité de leur méthode, mais dans compréhension de leur tâche. Husserl précise l'objet de sa méditation au § 2 de la *Krisis* :

> « Nous prendrons notre point de départ dans un renversement qui eut lieu au tournant du siècle dernier dans l'attitude à l'égard des sciences. Ce renversement concerne la façon générale d'estimer les sciences. Il ne vise pas leur scientificité, il vise ce que les sciences, ce que la science en général avait signifié et peut signifier pour l'existence humaine. La façon exclusive dont la vision globale du Monde qui est celle de l'homme moderne s'est laissée, dans la deuxième moitié du XIX[è] siècle, déterminer et aveugler par les sciences positives et par la «*prosperity*» qu'on leur devait, signifiait que l'on se détournait avec indifférence des questions qui pour une humanité authentique sont les questions décisives. De simples sciences de faits forment une simple humanité de fait. Ce renversement dans la façon d'estimer publiquement les sciences était en particulier inévitable après la guerre et, comme nous le savons, elle est devenue peu à peu dans les jeunes générations une sorte de sentiment d'hostilité. Dans la détresse de notre vie, – c'est ce que nous entendons partout –, cette science n'a rien à nous dire. Les questions qu'elle exclut par principe sont précisément les questions qui sont les plus brûlantes à notre époque malheureuse pour une humanité abandonnée aux bouleversements du destin : ce sont les questions qui portent sur le sens ou sur l'absence de sens de toute cette existence humaine. Ces questions-là n'exigent-elles pas elles aussi, dans leur généralité et leur nécessité qui s'impose à tous les hommes, qu'on les médite suffisamment et qu'on leur apporte une réponse qui provienne d'une vue rationnelle ? Ces questions atteignent finalement l'homme en tant que dans son comportement à l'égard de son environnement humain ou extra-humain il se décide librement, en tant qu'il est libre dans les possibilités qui sont les siennes de donner à soi-même et de donner à son monde-ambiant une forme de raison. Or sur la raison et la non-raison, sur nous-mêmes les hommes en tant que sujets de cette liberté, qu'est-ce donc que la science a à nous dire ? La simple science des corps manifestement n'a rien à nous dire, puisqu'elle fait abstraction de tout ce qui est subjectif. En ce qui concerne d'autre part les sciences de l'esprit, qui pourtant dans toutes leurs disciplines, particulières ou générales, traitent de l'homme dans son existence spirituelle, par conséquent dans l'horizon de son historicité, il se trouve, dit-on, que leur scientificité rigoureuse exige du chercheur

Laurent Cournarie - © *Philopsis* – Tous droits réservés

qu'il mette scrupuleusement hors-circuit toute prise de position axiologique, toute question sur la raison ou la déraison de l'humanité et des formes de culture de cette humanité, qui fait son thème. La vérité scientifique, objective, est exclusivement la constatation de ce que le monde – qu'il s'agisse du monde physique ou du monde spirituel – est en fait. Mais est-il possible que le Monde et l'être-humain en lui aient véritablement un sens si les sciences ne laissent valoir comme vrai que ce qui est constatable dans une objectivité de ce type, si l'histoire n'a rien de plus à nous apprendre que le fait que toutes les formes du monde de l'esprit, toutes les règles de vie, tous les idéaux, toutes les normes qui donnèrent à chaque époque aux hommes leur tenue, se forment comme des ondes fugitives et comme elles à nouveau se défont, qu'il en a toujours été ainsi et qu'il en sera toujours ainsi, que toujours à nouveau la raison se changera en déraison et toujours les bienfaits en fléaux ? Pouvons-nous trouver là le repos ? Pouvons-nous vivre dans ce monde dont l'événement historique n'est rien d'autre qu'un enchaînement incessant d'élans illusoires et d'amères déceptions ? » (*La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, § 2, p. 10-11).

Que dit Husserl dans ce texte ? Il parle d'un renversement qui s'est produit au XIX^{è} s.. Ce renversement ne met pas en cause la science dans sa rigueur méthodique, c'est-à-dire dans sa scientificité, mais dans sa valeur ou son sens par rapport à l'existence humaine. La science n'assume plus sa fonction spirituelle à l'égard de l'humanité : on dira qu'elle n'assume plus la fonction rectrice qui est précisément celle de la raison. Autrement dit, la science contemporaine ne réalise pas le sens de la raison en l'homme. Husserl explique ainsi qu'elle s'est limitée à l'examen et à la résolution de problèmes factuels : la science n'a jugé rationnels ou susceptibles de vérité que les faits. La science se réduit à une science des faits. Et l'humanité qui correspond à une science des faits est une humanité de fait, c'est-à-dire sans projet historique et où la raison est assimilée à un pur instrument. Ce qui s'est produit, c'est un écart entre la science et les exigences d'« une vue rationnelle » sur les questions essentielles que l'humanité se pose sur elle-même. Les questions nécessaires, qui s'imposent à la raison, que la raison doit prendre en charge en vue d'une connaissance vraie, c'est-à-dire dans une langue philosophique plus traditionnelle les questions « métaphysiques » (*Krisis*, § 3, p. 13-14), sont négligées par la science. C'est ce divorce entre l'exigence d'une réponse rationnelle aux questions les plus nécessaires et la facticité de la raison scientifique qui est au cœur de la crise. La science se contente de connaître le monde en fait - le monde matériel (physique), ou historique ou psychique (sciences de l'esprit) puisque les sciences humaines calquent leur méthode sur les sciences naturelles. Autrement dit, la science n'a rien à nous dire des questions les plus hautes ou les plus « brûlantes ». La science factuelle « n'a rien à nous dire, puisqu'elle fait abstraction de tout ce qui est subjectif ». La subjectivité pourtant instauratrice de la science n'est pas objet de science – ou alors sur le mode objectivant des sciences physiques. Cette crise n'affecte pas seulement le domaine des sciences, mais à travers elles la civilisation européenne, pour autant que l'idée de science, apparue en Grèce et dont elle hérite, constitue son identité (l'idée d'une humanité vouée à l'idéal d'une connaissance infinie). Ainsi la crise spirituelle de l'Europe tient à la crise de l'auto-compréhension par les sciences de la tâche de la science, c'est-à-dire à la crise d'une réflexion sur le sens authentique de la raison. La rationalité vraie, la raison dans sa vérité ne sépare pas l'ordre de la connaissance et l'ordre des valeurs, la science et l'existence, l'objectivité et la subjectivité. La vocation de la raison est justement de ne pas dissocier la recherche scientifique et la quête du sens.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Laurent Cournarie - © *Philopsis* – Tous droits réservés

Laurent Cournarie - © *Philopsis* – Tous droits réservés